

Mauvais esprits

Gisèle Vienne La chorégraphe et plasticienne défend la liberté de mettre en scène les fantasmes les plus violents et les plus dérangeants sexuellement.



Un jour, en sortant d'une pièce de Gisèle Vienne, une journaliste est venue trouver le père de l'artiste en lui demandant ce qu'il pensait du fait que sa fille montre de telles horreurs à longueur de spectacles. C'est vrai quoi, que s'est-il donc passé à la fin des années 70, dans les montagnes grenobloises, pour que la petite Gisèle devienne plus tard cette artiste fascinée par les histoires de ventriloques violeurs d'enfants, copine avec le pape du queercore Dennis Cooper ou la grande prêtresse SM Catherine Robbe-Grillet? A quel niveau a-t-il déconné pour que cette jeune étudiante en philosophie, qui aurait «adoré être traductrice», finisse par mettre son inoffensive formation de marionnettiste au profit de récits horribles, où rôdent les psychopathes camés, les poupées flippantes et les pervers sexuels? C'est typiquement le genre de sous-entendus psychologisant à deux balles que Gisèle Vienne balaye d'un grand revers de rire juvénile. Elle sait pourtant qu'elle n'a pas fini d'en entendre, elle qui, à 41 ans, «tourne» actuellement sa chorégraphie *Crowd*, hantée par les fantômes des *free parties*, et prépare une mini-série pour Arté, avec Dennis Cooper au scénario. Gisèle Vienne n'a plus 16 ans, ce qui veut dire qu'elle n'a pas la co-

quetterie de surjouer la transgressive, ni de surprendre le storytelling familial. Mais puisqu'on insiste... Elle rit beaucoup, donc. Les fausses pistes, par exemple, ça l'amuse. Son apparence sage en est une: «C'est vrai qu'il n'y a pas beaucoup de cohérence entre ce que je suis et ce à quoi je ressemble.» A mieux la regarder, pourtant, on distingue en elle plusieurs genres et plusieurs âges: visage d'enfant, rictus d'ado dégingue, voix de vieille dame. Mais rien à voir avec l'excentricité de son ami

LE PORTRAIT

plasticien Jean-Luc Verna, tatoué jusqu'aux dents, ou l'attirail dark de son conjoint depuis dix ans, le musicien américain Stephen O'Malley. «Le fait de paraître physiquement si présentable, c'est une autre forme de subversion, s'enthousiasme-t-elle. Un travestissement social!» Autre fausse piste, sa situation conjugale: «Je joue le jeu social, je suis pacée, mais je ne comprends pas l'hétérosexualité, ni l'homosexualité d'ailleurs. Pour moi, le désir est protéiforme.» Enfin, fausse piste ultime, celle de «l'enfance traumatique» dont elle rit, encore, en famille. Revenons donc à l'anecdote: son père, sur le travail macabre et borderline de sa fille, son père «trop mignon, a juste répondu: "Ce sera toujours moins pire que ce que montre ma femme!" Parce que ma mère,

une plasticienne autrichienne, est quelqu'un de très... de très, très discipliné. Vous voyez Jean-Luc Verna? Eh bien, ils s'aiment beaucoup.» Donc d'un côté une mère qui accroche sur les murs de la maison familiale ses œuvres «d'une violence extraordinaire, avec des sexualités complètement tarées», qui développe «une fascination rigolote» pour les punks ou les travs. Et en contraste, un père «aux superbes manières, un intellectuel extrêmement bien élevé, qui parle un français magnifique», devenu professeur d'économie après avoir été diplomate communiste au début des années 60. Cette «liberté de fantasmes», cette «extravagance de l'imagination», elle la retrouvera plus tard, à Paris, auprès du couple Robbe-Grillet, qui tous deux l'ont «énormément nourrie». «Je fréquente des gens absolument adorables mais qui ont des pensées abominables! s'enthousiasme-t-elle. Et il n'y a rien de plus jubilatoire, pour moi, que de voir ou de penser des choses transgressives qu'on ne ferait pas dans la vie.»

On rencontrait aussi Gisèle Vienne pour ça. Parce qu'à la suite du scandale Weinstein, les œuvres soupçonnées d'alimenter une «culture du viol» sont aujourd'hui pointées du doigt. Et qu'on était très curieuse de connaître les impressions d'une artiste qui, déjà toute jeune femme (elle commence la mise en scène à 23 ans) revendiquait le droit aux fantasmes tordus jusqu'à susciter d'étranges commentaires: «Ils sont minoritaires mais on a pu me dire que je représentais un imaginaire d'homme et, qu'en tant que femme, j'étais victime de cet imaginaire.» Dans un essai de 2009, le psychanalyste Serge Tisseron regrettait que l'art ait laissé le soin à la publicité de commercialiser «ces désirs qui nous font honte». Gisèle Vienne: «Aujourd'hui, quand on tue 260 personnes dans un roman, on ne dit pas que

1976 Naissance à Charleville-Mézières (Ardennes).
1992 Arrivée à Berlin.
2005 Une belle enfant blonde, coécrit avec Catherine Robbe-Grillet et Dennis Cooper.
7-16 décembre 2017 *Crowd* au Festival d'Automne à Paris.

l'auteur est "criminel". Mais quand on viole une femme ou quand on touche un enfant dans une fiction, c'est "inaudible". Tout le monde a des pensées inconvenantes, des curiosités perverses. Les interdire ou les ignorer me semble bien la pire des choses à faire. On vit dans un rapport très moral à la mauvaise pensée, c'est un héritage très catho, hein... Alors qu'il faudrait réfléchir aux façons d'épanouir ce qui nous anime sans mettre en péril la communauté.»

Et c'est fou, maintenant qu'elle y pense, à quel point sa pièce *Jerk* (2008), carnage de viols et de meurtres en marionnettes, a suscité des réactions différentes en France, au Japon, ou aux Etats-Unis, «où les spectateurs avaient du mal à le regarder comme une fiction». Côté violence, c'est sa pièce la plus spectaculaire. Les autres sont quasi toutes hantées par les paysages brumeux dans lesquels elle a grandi, entre scène alternative grenobloise, underground genevois et défonce en Forêt-Noire: «Les ados de 15, 16 ans, là-bas, où j'ai fait une partie de mon collège, étaient vraiment trash. Mes pièces portent ce décalage entre des sensations de nature extraordinaire, le grand air frais, les pins... et une culture adolescente complètement dégingue qui s'explode la tête.» Dans sa dernière chorégraphie, *Crowd*, ce sont les traces de ses années lycées qui ressurgissent. Elle les passe à Berlin au début des années 90, entre *binge watching* de pièces de théâtre de sept heures et découverte de lieux de clubbing fabuleux. Presque des fêtes païennes. Et c'est bien le déficit de rituels laïques qu'elle entend évoquer dans cette rave-party esthétisée qu'est *Crowd*, avec quinze danseurs en sweat à capuche et le set electro de Peter Rehberg. La question la préoccupe beaucoup, elle qui n'est pas croyante mais se dit toujours partante pour dialoguer avec les cathos, même ceux d'extrême droite dont elle compte quelques membres dans sa famille. Où et comment recréer un rapport à la spiritualité dans une société matérialiste? En lisant Georges Bataille peut-être, mais aussi Albert Hofmann, l'inventeur du LSD, ou en étudiant ces communautés musicales alternatives, punk, techno, qu'elle a beaucoup fréquentées. Aujourd'hui, dit-elle, «le travail est vraiment ma drogue». Pas beaucoup de distractions. «Ah si! La semaine dernière, en tournée, on est sorti en club avec les danseurs. Elle était vraiment pourrie, cette fête. C'était bien!»

Par **EVE BEAUVALLÉ**
Photo **JULIEN MIGNOT**